

## MES SOUVENIRS DE LA DERNIERE GUERRE.

Ces souvenirs ont été écrits en utilisant, d'une part les notes que j'ai rédigées au jour le jour en août et septembre 1944 et que j'ai conservées ici telles quelles à quelques retouches de forme près, d'autre part le récit de l'arrestation d'Armand que j'ai écrit dans les semaines qui ont suivi la Libération, et que je m'étais abstenu, par prudence, de mettre noir sur blanc auparavant.

J'ai complété en 1989 mon historique en remontant jusqu'en 1938; ma mémoire a été aidée par la lecture d'un bon nombre de lettres datant de ces six années, et j'ai aussi inséré dans l'ordre chronologique des informations dont je ne disposais pas encore en 1944.

L'ensemble est donc composite.

On y trouvera des détails qui pourront paraître minuscules, mais que j'ai relatés parce qu'à mon avis ils donnent une bonne idée de l'ambiance de ces années de guerre.

J'ai voulu écrire l'histoire comme l'on écrit les auteurs de mémoires dont la lecture me plaît.

J'espère que quelques uns de mes futurs lecteurs ont le même goût que moi pour les longueurs; les autres les sauteront.

### ANNEE 1938

Quand le 21 mars 1938, Hitler fit entrer ses troupes en Autriche, la guerre devint fatale à mes yeux; Jeannette étant enceinte (de Noël), nous décidons de passer nos vacances dans la banlieue parisienne afin que je puisse la rejoindre le soir le plus souvent possible.

En juillet, je fais au camp de Suippes en Champagne, une période militaire de dix jours d'autant plus intéressante qu'il devient vraisemblable que j'aurai bientôt à reprendre l'uniforme pour de bon.

A la fin du mois, nous nous installons à Bessancourt dans une grande villa un peu vermoulue au centre d'un vaste parc boisé. Elle se trouve au bord de la forêt de Montmorency.

Le 12 août, maman, qui en juin s'est cassé le col du fémur à Casablanca, nous rejoint à Bessancourt.

Th. Laurent m'ayant demandé de visiter avec Georges Marraud, Directeur de notre usine d'Allevard, le plus grand nombre possible d'aciéries suédoises, je pars le 15 août via Hambourg et Malmoe. Notre tournée dure quinze jours et nous sommes reçus - très cordialement en général - dans une demi douzaine d'usines. Il fait très beau.

Pendant ce temps une crise menace d'éclater parce qu'Hitler réclame l'annexion par l'Allemagne du pays des Sudètes accordé par le traité de Versailles à la Tchécoslovaquie, mais peuplé de beaucoup d'Allemands. La tension est telle que je me demande s'il ne serait pas plus prudent d'éviter de passer par l'Allemagne. Je vais à l'ambassade de France à Copenhague solliciter des instructions. Cette démarche étonne et on me répond qu'il n'y a pas de raison d'aller par mer en Angleterre et de là en France. Effectivement la traversée de l'Allemagne se fit sans incident, mais il est surprenant que des diplomates français qui auraient dû être bien informés ne se doutaient pas qu'Hitler pourrait aller très vite en besogne.

En septembre 1938, le gouvernement français décide de faire quitter Paris à divers organismes d'Etat. La Cour de Cassation est repliée à Angers. La tension au sujet des revendications allemandes sur le pays des Sudètes devenant extrême, Jeannette va avec nos enfants rejoindre ses parents le 20 septembre. Maman reste seule à Bessancourt. Je l'y retrouve tous les soirs.

Le 30 septembre, Hitler fait entrer ses troupes en Tchécoslovaquie et annexe le pays des Sudètes avec l'accord, signé ce jour-là à Munich, de l'Angleterre et de la France. C'est une honte pour notre pays et j'en éprouve une grande humiliation. De plus, je me doute bien qu'Hitler ne va pas s'arrêter là.

Quelques temps plus tard, la Pologne et la Hongrie s'emparent de quelques lambeaux de Tchécoslovaquie sans que personne n'ose agir.

.../...

Le calme étant provisoirement revenu, Daladier, le signataire des accords de Munich, est accueilli en triomphe à l'aéroport du Bourget par une foule inconsciente des réalités. Je m'en sens honteux.

Le 2 octobre, Jeannette et les enfants reviennent à Bessancourt. Nous rentrons à Paris le 20 et maman loge dans une chambre du second étage de notre immeuble chez Madame de Cacqueray.

A une date dont je ne me souviens plus le gouvernement fait distribuer des masques à gaz à toute la population. Annie qui n'a que sept ans est très émue quand on lui essaye son masque et pleure beaucoup. Il n'y a pas de masque pour les petits enfants comme Claude et Jean. Que deviendraient-ils si les Allemands avaient recours à des gaz de combat?

.Dans la nuit du 25 décembre, Noël vient au monde rue des Marronniers. Jeannette a été accouchée par le docteur Boegner, et Soeur Germaine lui donne les soins.

Le 30, maman est installée dans la clinique Borghese pour qu'elle puisse être mieux suivie qu'à la maison où le nouveau bébé prend beaucoup du temps de Jeannette.

## ANNEE 1939

Le 14 mars 1939, Hitler annexe à l'Allemagne ce qui restait de la Tchécoslovaquie. Il est plus certain que jamais que la guerre va éclater.

Comme je dois prendre l'uniforme dès le premier jour de la mobilisation, je juge nécessaire d'installer dès maintenant ma famille loin de Paris pour que Jeannette n'ait pas à se débrouiller seule en cas d'évacuation de la capitale.

Nous louons une maison à Saint-Georges de Didonne près de Royan et le 16 avril j'emmène là-bas toute ma smalah, mais je reviens avec Annie et Claude à qui nous ne voulons pas faire manquer l'école.

Ce mois-là, ou même déjà fin mars, Scherer, Directeur de notre mine de Carolus Magnus en Allemagne, pourtant nazi de la première heure, me déclare:

"L'Allemagne est perdue. Hitler ne s'arrêtera plus jusqu'à la catastrophe".

Du 7 au 13 mai, je vais en Angleterre avec la Société de l'Industrie Minérale pour la réunion annuelle de l'Iron and Steel Institute. Après les visites d'usines je passe une journée à Canterbury. La cathédrale est très belle et les cerisiers sont tous en fleurs dans les jardins. C'est merveilleux; mais cette paix de la campagne anglaise contraste douloureusement avec la fièvre qui gagne l'Europe.

Annie fait le 8 juin sa première communion à l'Institut de la Providence.

Le 10 juin, maman part pour Casablanca. Son séjour en France en cas de guerre aurait posé bien des problèmes. On peut penser qu'au Maroc elle sera en sécurité et Odette pourra veiller sur elle.

Le 15 juin, Annie est opérée des amygdales et le 28, Jeannette la ramène à Saint-Georges. J'y vais passer mes vacances du 5 au 25 août.

A peine rentré à Paris je reçois le 29 août mon ordre de mobilisation. Je revêts mon uniforme de lieutenant et je me rends à Fontainebleau où je trouve facilement une chambre.

Désormais je vais toucher une solde modeste, mais la Compagnie des Aciéries de la Marine me versera une fraction de mes appointements civils; je ne suis donc pas à plaindre de ce point de vue; il faudra cependant se restreindre un peu. J'obtiens d'ailleurs de mon propriétaire, mais non sans peine, une réduction de loyer à laquelle une loi de circonstance me donne droit.

Je suis affecté à l'Ecole d'Application d'Artillerie où l'on me charge de l'instruction militaire de polytechniciens de la promotion 1938. J'y retrouve: Bichelonne, mon ancien, Guérin et Goguel, mes conscrits. Il est précisé qu'au bout de six mois nous serons renvoyés dans des régiments.

.../...

La guerre est déclarée à l'Allemagne par la France et l'Angleterre le 2 septembre. On n'a que trop tardé, la Pologne est déjà envahie.

En attendant nos futurs élèves nous mettons à jour les manuels où se trouvent les Règlements de l'Artillerie. Le sérieux avec lequel Bichelonne colle les papillons portant les nouveaux textes est un vrai spectacle. Il sait d'ailleurs qu'incessamment, il va être appelé au Ministère de l'Armement comme Chef du Cabinet Technique de Raoul Dautry. Nous l'apprenons quand il nous quitte au bout de quelques jours.

J'accueille la promotion 1938 arrivant à pied de la gare de Fontainebleau-Avon et je commence à instruire ma brigade. J'ai l'occasion de remonter à cheval douze ans après mon premier séjour à l'Ecole d'Application. Je ne me sens pas trop rouillé et je profite avec grand plaisir des chevauchées dans la forêt. Le cadre de l'Ecole est le même qu'en 1926, mais je trouve les commandants bien jeunes. En fait c'est moi qui ai vieilli.

Le 17 septembre, j'apprends par Léon Daum que je vais être affecté au Cabinet Technique de Raoul Dautry pour m'occuper de la fabrication des aciers spéciaux. C'est Bichelonne vraisemblablement qui m'a demandé. Ce n'est pas une occupation bien belliqueuse, mais mes fonctions à Fontainebleau ne le sont guère plus. Dans un cas comme dans l'autre, il est entendu que je changerai d'affectation au bout de six ou neuf mois. Je n'ai donc pas trop de scrupules à accepter mon changement, d'autant que je pourrai être plus utile à Paris à cause de ma compétence en matière d'aciérie qu'à Fontainebleau où il est facile de me trouver un remplaçant aussi qualifié que moi.

\*\*\*

Vers le 15 septembre, je reviens donc à Paris. Mon bureau se trouve à l'hôtel Majestic. J'y cohabite avec Pierre Ricard, mon ancien. Il est chargé de s'occuper des aciers courants, moi des aciers spéciaux. Nous sommes au voisinage immédiat du bureau de Bichelonne, dans l'antichambre de qui une foule de gens font queue.

Le Ministère commence à peine à se mettre en place et il y a encore quelque désordre. Un ou deux jours après mon entrée, je vois pénétrer dans mon bureau, sans prévenir, un petit homme mal bâti, qui me paraît s'être égaré là, mais il m'apprend qu'il est le Ministre et je me présente à lui. Il a des manières simples mais je m'apercevrai plus tard - jamais à mes dépens - qu'il est violent et volontiers insultant. Pour moi, il a toujours été bien disposé. Une fois pourtant il m'a dit :

"Allez-vous prendre l'air de cette maison et devenir stupide?".

Ce qui était un compliment pour moi, au moins quant au passé, mais très désobligeant pour tout l'Etat Major du Ministère, notamment les ingénieurs en chef de l'Armement qui étaient en nombre à cette réunion.

Si j'en ai le temps, je mettrai en annexe une note sur la triste et courte vie (neuf mois) du Ministère de l'Armement. Je me bornerai ici à évoquer les épisodes me concernant directement.

.../...

Je ne manquais pas de travail, de sorte que je quittais rarement mon bureau avant neuf ou dix heures du soir. J'allais alors dîner dans un petit restaurant des environs, mais aussi - assez souvent avec Bichelonne - à la Brasserie Lorraine, place des Ternes. Nous y parlions des problèmes de la journée qui étaient nombreux.

J'étais chargé de missions très diverses. La principale était de suivre la montée de la production des aciéries, le tonnage des aciers spéciaux nécessaires aux fabrications d'armement étant très supérieur à celui du temps de paix. Il fallait pour cela obtenir des usines qu'elles nous envoient très rapidement tous les mois quelques renseignements statistiques. Je leur en demandais volontairement très peu, mais certains estimaient que c'était encore trop. De son côté, Dautry voulait prouver que l'on progressait vite; les parlementaires ne se privaient pas de critiquer la lenteur du démarrage.

J'avais aussi à m'occuper de la mise en service de nouveaux ateliers. C'est ainsi qu'en novembre 1939 je suis allé à Toulouse pour décider s'il y avait intérêt à remettre en marche une aciérie assez ancienne, d'ailleurs en bon état. J'en ai profité pour visiter la ville dont la beauté m'a émerveillé.

Il m'incombait de recevoir les inventeurs méconnus que nous envoyaient les députés et qui étaient nombreux. Ils promettaient des merveilles, mais il était facile de réfuter leurs affirmations. Heureusement Dautry, étant un ingénieur, n'était pas crédule comme l'aurait été un homme politique ordinaire.

On m'avait chargé aussi de filtrer les demandes de mises en affectation spéciale présentées par les usines pour obtenir le retour de leurs ouvriers mobilisés. Il fallait y faire attention pour limiter les abus.

J'ai tenté, sans succès, d'obtenir des militaires qu'ils modifient les cahiers des charges fixant les conditions de fabrication des aciers. Ils dataient de 1903 environ et ils étaient souvent obsolètes, notamment en ce qui concerne les canons de fusil. On m'objecta que plus on était exigeant pour la recette d'une fourniture, meilleure elle était. Ce qui était faux dans le cas particulier.

Je n'ai pas été plus heureux dans ma tentative de faire arrêter les fabrications destinées à deux cuirassés dont on commençait à peine la construction et qui n'auraient pu être mis en service que trois ou quatre ans plus tard. L'amiral Darlan le refusa net. On m'expliqua que ces cuirassés étaient indispensables pour qu'après la guerre (dont nous sortirions évidemment vainqueurs!) nous puissions nous opposer à une attaque italienne sur la Tunisie! Le fait qu'on aurait produit plus de chars grâce aux ouvriers qui cesseraient de travailler pour ces cuirassés n'a pas pesé assez lourd dans la balance.

J'ai eu aussi à m'occuper, entre autres, de l'achat de plusieurs halles de l'Exposition qui venait de se tenir à Liège, qui étaient disponibles et que Dautry voulait installer dans la vallée de l'Oise pour une usine destinée à la fabrication de pneumatiques. Je suis allé exposer l'affaire à l'oeil de Moscou dont dispose le Ministère des Finances dans chaque ministère: le contrôleur des dépenses engagées. Il doit contresigner toutes les décisions du Ministre impliquant des dépenses. Ce personnage au nom moyenâgeux de Pharamond jugeait cet achat trop coûteux: pour un prix plus faible on pouvait construire des halles neuves. Dautry répondait que la construction de halles neuves prendrait trop de temps et il me chargea de dire à ce Pharamond qu'il signerait la commande des halles de Liège en se passant de contreseing ce qui était son droit.

.../...

Dès que je l'eus annoncé mon interlocuteur me déclara qu'il signerait lui aussi car il était "impensable" que sa signature ne figure pas au bas de la commande!

\*\*\*

En décembre 1939, je suis envoyé en mission en Angleterre pour coordonner avec mes homologues anglais l'achat d'aciers spéciaux à l'étranger. Je fais là la connaissance de René Mayer, futur Ministre, personnage résolu et ne mâchant pas ses mots.

Dans la journée, on voit au-dessus de Londres une foule de ballons captifs destinés à empêcher les avions allemands de survoler la ville à basse altitude. Il fait beau et ce spectacle insolite est pittoresque.

La nuit on applique à Londres un blackout beaucoup plus complet qu'à Paris où pourtant la circulation en automobile, notamment sur les Champs-Élysées, était à mes yeux fort dangereuse. En se promenant dans Regent Street, on défile devant une rangée de prostituées; quand un homme passe devant elles, elles éclairent leurs visages avec une lampe de poche; leurs faces blafardes sont hallucinantes.

## ANNEE 1940

En janvier 1940, comme les usines françaises n'arrivent pas à produire toutes les tourelles moulées de chars dont nous avons besoin, Dautry demande à l'Armée son accord pour en commander en Suisse. Les militaires sont réticents; ils craignent que cela ne permette aux Allemands de découvrir nos secrets de fabrication. Je pense à part moi que ces secrets sont déjà connus d'eux grâce aux espions qu'ils ont certainement dans nos usines.

La Direction de l'Armement finit par se résigner à ce que l'on passe des commandes en Suisse à condition que nous ne révélions pas la vitesse du projectile servant aux tirs de recette des blindages. Comme de 1935 à 1937, j'ai fabriqué ces blindages à l'usine d'Assailly, je peux facilement rédiger un cahier des charges qui, sans essai de tir, permette d'être sûr de la qualité. La Direction de l'Armement serait d'accord à condition d'être couverte par l'Etat-Major Général.

Dautry m'envoie donc expliquer l'affaire aux grands chefs. Je me trouve donc - simple lieutenant - en face de trois généraux à cinq étoiles, dont le général Doumenc qui s'était rendu célèbre en 1916-1917 par la parfaite organisation des transports sur Verdun. Tous trois me paraissent vieux et somnolents mais ils me donnent le feu vert dès que j'ai fini mon exposé.

Dautry m'envoie alors consulter la plus célèbre moulerie de Suisse, Georges Fischer à Schaffouse. Je reprends bien entendu mes vêtements civils. Arrivé à Zürich je monte dans le premier train pour Schaffouse. Il faisait nuit et je suis un peu étonné de constater qu'à deux reprises, l'éclairage du train est coupé tandis qu'il roule.

Le lendemain matin, je montre aux dirigeants de Fischer "mon" cahier des charges et ils me répondent avec une assurance bien helvétique qu'il est impossible d'y satisfaire, et la preuve en est qu'ils l'ont essayé en vain. J'ai beau leur affirmer que j'ai produit moi-même pendant plusieurs années un acier répondant largement aux conditions que nous voulons leur imposer, ils n'en croient rien. Je me décide alors à leur dévoiler les détails de notre méthode de fabrication et ils finissent par penser que je connais bien le sujet. Du coup, ils deviennent très amicaux et me font visiter leur usine qui travaille fort bien, mais conserve quelques procédés oblolètes inutilement coûteux. Je me garde de le leur dire, et j'admire tout indistinctement.

Pendant le déjeuner euphorique qui suivit, la conversation languissant un peu, j'ai demandé pourquoi les lumières de mon train de la veille avaient été éteintes deux fois. Ils se sont regardés surpris, et m'ont appris qu'il y avait deux lignes de chemins de fer entre Zürich et Schaffouse, et que l'une des deux passait deux fois en territoire allemand où le blackout était imposé.

J'ai alors éprouvé une grande peur rétrospective: si la police allemande avait contrôlé les voyageurs, elle m'aurait fait prisonnier de guerre et par surcroît, on aurait pu, en France, me considérer comme déserteur. En fait le danger était assez faible; il y avait des wagons spéciaux pour les voyageurs descendant aux gares allemandes, et normalement, ceux-là seuls étaient contrôlés, mais rien n'empêchait que le contrôle fût fait dans tous les wagons.

.../...

Fischer reçut une commande de tourelles, mais il n'eut certainement pas le temps de la livrer, même en partie, avant l'armistice de juin.

\*\*\*

Pour répondre aux critiques dont il était la cible au Parlement, Dautry demanda à Bichelonne de lui faire une note sur l'insuffisance des mesures prises avant la guerre pour accroître la production d'armements. Celui-ci utilisa les dossiers qui se trouvaient dans mon bureau et pendant son travail me dit assez étrangement:

"Tu me méprises, n'est-ce-pas?"

Visiblement, il avait pour objectif d'interpréter tendancieusement les documents qu'il avait trouvés. Je me suis borné à lui répondre qu'il était en service commandé et ne faisait qu'exécuter l'ordre qu'il avait reçu.

\*\*\*

A deux ou trois reprises, des industriels mécontents des décisions que le Ministère avait prises à mon instigation se sont plaints de moi en prétendant que je cherchais à favoriser la Société à laquelle j'appartenais; à ma connaissance personne ne les a crus.

\*\*\*

Au mois de mars 1940, j'ai eu une permission de quarante-huit heures; j'en ai profité pour aller à Saint-Georges de Didonne. Il y avait sept mois que je n'avais pas revu ma famille. Pendant l'hiver, Noël avait eu plusieurs otites qui l'avaient bien fait souffrir, mais qui n'ont pas laissé de traces. Annie portait des lunettes et cela ne lui allait pas.

En avril, Dautry entreprit de réduire le volume de son cabinet technique qui était devenu pléthorique. Il décida de m'envoyer aux Etats-Unis pour négocier l'achat d'aciers spéciaux dont la production en France avait atteint son plafond.

En attendant mon départ, je visite diverses aciéries, et le 10 mai 1940 je me trouve à Ugine au moment où commence l'offensive allemande. C'est là que j'apprends l'invasion de la Belgique et des Pays-Bas. (Un an plus tard, le Directeur allemand de notre mine de Carolus Magnus toute proche de la frontière hollandaise m'a raconté que le 9 mai au soir le général qui commandait les troupes allemandes dans ce coin lui avait dit: " Nous allons faire un exercice de nuit, et nous reviendrons dans la matinée" !).

En temps de paix je n'aurais jamais pu visiter l'usine d'Ugine, farouchement fermée à ses concurrents, mais c'est la guerre et je suis reçu très cordialement avec beaucoup d'ouverture par René Perrin, son Directeur général. Je dîne chez lui avec sa femme et nous passons la soirée à commenter les événements et à nous perdre en conjectures sur l'avenir.

.../...

Pendant la nuit les sirènes ont donné l'alerte par deux fois; je suis allé marcher dans les bois voisins, et comme il ne se passait rien, je me suis couché.

Le lendemain, je visite Allevard et je pars en permission de deux jours à Saint-Georges de Didonne (c'était la Pentecôte). Je m'étais demandé s'il ne fallait pas y renoncer pour être présent au Ministère, mais mon service n'était pas directement touché par le déclenchement des opérations et d'autre part, j'étais content de revoir ma famille avant mon départ pour les Etats-Unis.

Le 14 mai j'apprends que la date de ce départ est avancée. Les aciéries du Nord de la France risquent de ralentir ou d'arrêter leurs fabrications; il faut que des aciéries américaines prennent vite le relais.

Dès ce jour-là, les nouvelles de la bataille en cours sont très inquiétantes et le lendemain le colonel Raguer qui représente l'Armée dans notre Ministère me dit que les Allemands ont fait une percée.

Je quitte Paris le 17 mai. Dans le train se trouvent des réfugiés fuyant le Nord et un soldat revenant du front qui ne cesse de parler de l'effroi que lui ont causé les attaques en piqué des avions allemands. Cette panique m'inquiète, je me demande quel est le moral des troupes.

Le 18 mai je m'embarque à Saint-Nazaire sur le Champlain.

\*\*\*

La mission envoyée par le Ministère a pour chef l'ingénieur-général Salmon que je connais déjà bien, et se compose de deux ingénieurs de l'Armement dont un commandant nommé Martin qui se prendra d'une grande sympathie pour moi, de trois mobilisés : Emile Fould, Directeur des Aciéries de Pompey, Hekking un jeune ingénieur des Tabacs et moi, plus un civil, Fayol, un commerçant de la Société Davum. Celui-ci est accompagné de sa femme, personne fort voyante qui est terrassée par le mal de mer et la crainte d'un torpillage.

Pour nous faire honneur, le commandant du Champlain nous a réservé pour nos délibérations un grand salon tout en haut de son navire de sorte que des oscillations d'une grande amplitude me mettront assez mal à l'aise pendant presque toute la traversée bien que la mer soit restée peu agitée.

Le Champlain fait beaucoup de zig-zag pour se protéger des torpilles. Cela allonge le trajet. Il sera torpillé à son voyage de retour.

Il y a deux catégories de passagers: les membres des missions envoyées en toute hâte aux Etats-Unis par les différents Ministères et des juifs allemands en grand nombre à qui on a donné quarante huit heures pour quitter la France avant d'être internés dans des camps. Ils se prélassent en première classe, et ne sont pas trop à plaindre.

Nous avons aussi comme compagnon de voyage le professeur Carrel, l'auteur de "L'homme cet inconnu" alors célèbre. Il

.../...

s'attache à notre groupe; il est très intéressant comme son livre; il est aussi très simple et pose beaucoup de questions, cherchant visiblement à s'instruire plutôt qu'à enseigner. Ce curieux personnage croit à la transmission de pensée, aux apparitions d'êtres surnaturels, aux ectoplasmes, etc... Heureusement, il n'aborde pas avec moi ce genre de sujets.

Pendant toute la traversée, on ne nous donnera aucune nouvelle de ce qui se passe en France. C'est aussi absurde qu'angoissant.

\*\*\*

Le 27 mai, après neuf jours de traversée, nous débarquons à New-York. Je suis comme tout nouvel arrivant surpris par la hauteur des gratte-ciels et par contraste de l'étroitesse des rues, plein d'admiration pour la beauté du site de Manhattan, encadré de ses deux "rivières".

La Mission me versera cinq cents dollars par mois. C'est suffisant. Je me loge dans un hôtel des environs de la cinquantième rue. Nos bureaux se trouvent dans le bas de Manhattan, au vingt-cinquième étage ou à peu près. Quand les préposés aux ascenseurs seront en grève, j'aurai à monter à pied, mais peu de jours, heureusement. Parmi nos collègues déjà en place, je trouve l'ingénieur en chef de Castelnau que je connais bien, et un membre des familles de Pont-à-Mousson Roland Gadala. Henri Ziegler arrivera bientôt, par voie aérienne comme il se doit; de ce fait il a subi un long retard car on utilisait alors pour traverser l'Atlantique des hydravions qui devaient faire étape aux Açores afin de refaire le plein. La mer fut mauvaise pendant une semaine et il lui fallut attendre pour partir de Lisbonne qu'elle fut calmée. A New-York il prend le commandement en second de la Mission d'achat du matériel aéronautique que les Etats-Unis étaient disposés à livrer à la France.

Les nouvelles de France deviennent de plus en plus mauvaises; je vais le soir à Times Square les lire sur un écran lumineux. Les villes tombent les unes après les autres entre les mains allemandes, même Saint-Etienne!

Dans un journal je lis le récit apocalyptique que fait Madame Tabouis de sa navigation sur la Gironde dans un océan de feu. S'il fallait l'en croire, Saint-Georges de Didonne aurait été un lieu de repli bien mal choisi. Heureusement cette journaliste s'était rendue célèbre depuis des années par l'abondance des fausses nouvelles qu'elle donnait. Mais je ne suis pas quand même tout à fait rassuré. Il est exact d'ailleurs que Saint-Georges a subi un bombardement ce jour-là.

\*\*\*

Dès mon arrivée, je me présente à mon homologue anglais Frank Saniter avec qui je dois faire équipe pour éviter toute concurrence entre nos deux pays. C'est comme moi un ingénieur et un sidérurgiste. Il a un très agréable caractère et notre amitié s'est maintenue solide depuis cinquante neuf ans. En bon britannique, il s'est logé au premier étage de son hôtel. Plus haut ne lui aurait pas convenu.

Nous faisons ensemble la tournée des aciéries de l'Est des Etats-Unis: Pennsylvanie, Ohio, West-Virginia.

.../...

Nous sommes reçus fort bien. En face de nous deux, il y toujours une dizaine de spécialistes de l'usine. Il semble que les Directeurs américains tiennent à être largement assistés! Pas de difficulté, pour produire en quantité et qualité ce que nous demandons. Dès lors nous passons aussitôt de nombreuses commandes.

Par contre, il s'avère que la plupart des mouleries américaines ne savent pas faire l'acier moulé pour blindages. S'il en est qui le savent, elles travaillent pour l'Armée des Etats-Unis. Par l'intermédiaire d'un représentant de commerce, John Critchlow, je prends contact avec quatre Sociétés qui s'intéressent à la question. Je visite ainsi la moulerie de la Baldwin Locomotive près de Wilmington dans l'Etat de North Carolina et je suis surpris de sa rusticité. Les pièces moulées que je vois sont trouées comme un fromage de gruyère. On bouche les trous par soudure mais on ne fait pas ensuite de recuit. Le client (chemins de fer) ne paraît pas s'en soucier, le fournisseur encore moins.

Critchlow me reçoit en week-end dans sa maison qui se trouve dans le Maryland, une contrée très verdoyante, parsemée de nombreux cours d'eau, où la lumière est ravissante. Toute la famille est sympathique, mais peu sportive. On s'étonne que je veuille jouer au tennis malgré la chaleur qui est forte. On me déconseille absolument de me promener à pied sous bois. Il y abonde une plante redoutable: le "poisoned ivy" ou lierre empoisonné qui provoque d'affreuses brûlures de la peau au moindre contact. Aussi n'en ai-je jamais vu. On me dit aussi que des serpents d'un mètre de long grimpent dans les arbres et peuvent tomber sur les passants. Par contre, on roule beaucoup en auto.

Mes voyages ont ceci d'agréable que les voitures-couchettes sont climatisées. Partout ailleurs que dans les Etats du Sud, il n'y a pas de climatisation. A New-York, la nuit, la chaleur est si forte et si humide que j'en arrive à coucher nu, sans pyjama, et que cela ne m'empêche pas de transpirer à grosses gouttes!

Curieux pays! Tandis que les métropoles sont hérissées de gratte-ciels, les villes moyennes et les villages n'ont guère que des maisons de bois. Le chemin de fer enjambe les rivières par des ponts magnifiques et les gares sont si miteuses qu'aucune sous-préfecture française ne s'en contenterait. Les journaux ont cinquante pages et ne parlent pas de Pierre Laval.

Je rencontre beaucoup de naturels du pays et la sympathie pour la France croît visiblement. La plupart des journaux sont favorables à une intervention en Europe. On collecte beaucoup d'argent pour la Croix-Rouge. Je donne un peu de mon sang.

Les industriels que je fréquente sont tous hostiles à Roosevelt et l'accusent de se faire un tremplin électoral de l'aide à l'Angleterre et à la France; ce n'est probablement pas tout à fait faux. Je note quelques réactions curieuses: un industriel m'affirme que Roosevelt est encore plus dangereux que Hitler; un Directeur d'aciérie de Pittsburgh qui abonde dans mon sens quand je déplore les malheurs que causent les guerres semble être surtout désolé parce que, s'il entre dans le conflit, le gouvernement des Etats-Unis va l'obliger à produire de l'acier au four électrique comme en 1917; or il considère que seuls ses fours Martin acides sont capables de fournir régulièrement la bonne qualité voulue!

Quoi qu'il en soit, il me paraît évident que les Etats-Unis sont incapables actuellement de s'équiper rapidement pour une guerre. Les "marchands de canons" et assimilés n'ayant pas bonne conscience ont cessé presque totalement en 1920 de travailler pour les besoins de l'Armement. C'est ainsi que Dupont de Nemours a fermé toutes ses poudreries et que l'armée américaine ne dispose presque pas d'explosifs; de même, pour

.../...

fournir au Anglais les fusées d'obus ou de bombes qu'ils réclament il a fallu en envoyer chercher par avion à Panama où se trouvait le seul stock disponible.

Pour soumettre à l'épreuve de tir les blindages moulés que je ferai couler à Pittsburgh, il fallait employer des obus de rupture de 75 mm. Nous n'avons pu en tirer que cinq, l'arsenal de West-Point n'en avait pas davantage.

Ceci dit, le gouvernement américain fait tout son possible pour fournir du matériel de guerre à la France et à l'Angleterre. Pour obéir à la loi, il fallait avant toute expédition que le commandant en chef de l'Armée certifie qu'il s'agissait d'objets dont les Etats-Unis n'avaient pas besoin pour leur défense. Il signait sans scrupule.

Une autre loi dite: "Cash and carry" imposait que les acheteurs se chargent du transport hors des USA. Aussi, les avions étaient mis en place au bord de la frontière avec le Canada et les Canadiens leur faisaient traverser celle-ci en les tirant par un câble!

\*\*\*

Le 13 juin les Allemands sont entrés à Paris et, quelques semaines plus tard, les films projetés dans le quartier allemand de New-York (vers la 80ème rue) et que je suis allé voir montraient leurs troupes descendant les Champs-Élysées et Hitler sur la terrasse du Trocadéro contemplant le drapeau nazi juché en haut de la tour Eiffel - spectacle déchirant pour moi -.

J'ignorais tout bien entendu de ce qu'était devenue ma famille. Les journaux décrivaient le lamentable exode des Français. J'espérais bien que Jeannette et ses parents n'avaient pas quitté Saint-Georges pour déambuler sur les routes. Placés où je les avais installés, ils n'avaient aucune raison d'en bouger; mais la folie des foules est souvent contagieuse.

Je puis bien avouer que j'ai été soulagé par l'annonce de l'armistice le 23 juin. La résistance à l'invasion qui déferlait ne se justifiait plus depuis deux semaines au moins, et ceux qui ont reproché ou reprochent au Maréchal Pétain d'avoir demandé l'armistice ont tort.

Par contre, le discours qu'il prononça en annonçant sa décision m'a braqué sur le champ contre lui. Devant l'ennemi et le monde entier, il n'aurait pas dû affirmer longuement, comme il l'a fait, que la France méritait bien sa défaite. Ce n'était pas digne et les cent mille morts de ces six semaines de guerre prouvent bien que notre défense avait été courageuse en de nombreux points.

La mentalité des Français que je fréquentais à New-York ne me plaisait guère en général. Les juifs déblatéraient contre la France; la femme de Schereschewski, un de mes anciens de l'X, était particulièrement violente et odieuse. D'autres Français avaient pris le parti de plaisanter sur notre défaite. J'ai gardé un affreux souvenir d'une réunion qui eut lieu aussitôt après l'armistice; je veux bien admettre que chez certains c'était pour cacher le chagrin qui les tenaillait au fond d'eux-mêmes, mais je n'ai pas pu supporter cette atmosphère rigolarde plus de quelques minutes et j'en suis sorti encore plus malheureux.

.../...

L'appel du Général de Gaulle a été bien entendu mentionné dans les journaux américains, mais je ne crois pas qu'ils l'aient publié dans son entier. D'ailleurs, dès que les premiers partisans français du Général se manifestèrent, ils rencontrèrent une forte opposition. Les gens de gauche, et notamment les juifs, étaient très hostiles à ce militaire issu de la droite traditionnelle. On savait aussi que peu de gens étaient allés le rejoindre à Londres.

\*\*\*

La signature de l'armistice mettait fin aux missions envoyées de France pour acheter du matériel de guerre. Du 30 mai au 23 juin, j'avais passé de nombreuses commandes aux aciéries américaines. L'ordre nous fut donné de les transférer aux Anglais. Grâce à l'amitié de mon symétrique anglais Frank Saniter, cela ne me posa pas de problème. Les aciers dont j'avais négocié l'achat avec lui convenaient à ses besoins.

\*\*\*

Ma présence aux Etats-Unis avait perdu son objet initial et il n'était pas aisé de décider que faire maintenant. Nous ne savions pas grand chose de ce qui se passait en France, bien que les lettres commençaient à nous arriver. Du moins, j'appris assez vite que notre famille s'était tirée saine et sauve des dangers de la guerre, mais le silence complet avait duré deux mois.

Il s'agissait maintenant de savoir quel sort me serait réservé en France si j'y revenais. Etant officier, y avait-il un risque d'être fait prisonnier par les Allemands? Quelques membres de la mission se décidèrent assez vite à partir, notamment l'ingénieur général Kahn, rappelé je crois par ses chefs et qui m'a paru ne pas se douter des dangers qu'il courait, lui qui était juif.

Hekking décida de rester aux Etats-Unis. Je lui ai suggéré de se faire embaucher par une usine américaine comme ouvrier. Il était jeune et n'aurait pas tardé grâce à ses qualités intellectuelles à monter en grade. C'eût été une excellente formation. Il fut tenté, mais finalement rejoignit la mission d'achat du Service Français des Tabacs à Baltimore, administration à laquelle il appartenait.

\*\*\*

Dix jours après l'armistice, le 3 juillet, survint le drame de Mers el Kebir. L'escadre française à l'ancre dans ce port d'Algérie fut bombardée par des navires de guerre anglais et plus de mille matelots français périrent. J'ai, à l'époque, blâmé l'amiral français de ne pas avoir adopté une des trois solutions honorables que lui proposaient les Anglais. On a dit depuis qu'elles lui avaient été mal présentées. En tout cas, je ne reproche pas à Churchill d'avoir rendu inoffensive une flotte que les Allemands auraient très bien pu retourner contre son pays: la guerre a ses exigences. Mais beaucoup de Français ne pensaient pas comme moi et l'Angleterre fut sévèrement critiquée. On lui avait déjà fait grief d'avoir donné à Dunkerque priorité à l'évacuation de son armée.

.../...

C'était pourtant la solution raisonnable. De Gaulle, qui était encore mal connu et peu populaire, se vit reprocher de s'être rallié aux Anglais.

\*\*\*

Ma mission officielle ayant pris fin j'aurais normalement dû rentrer en France, et je n'avais plus droit à une solde. Il me vint à l'esprit que je pourrais jouer un rôle utile dans la lutte contre l'Allemagne en apprenant à des industriels américains comment fabriquer des blindages moulés, car j'étais convaincu que les Etats-Unis allaient entrer en guerre bientôt. J'en étais là dans mes réflexions quand John Critchlow vint me proposer au nom de quatre Sociétés de leur servir de conseil. J'ai aussitôt accepté. Il s'agissait d'une mission de quelques mois au plus, qui me laissait le temps de voir plus clair que je ne le pouvais sur le moment. Comme salaire, j'ai demandé et obtenu l'équivalent de ce que je gagnais en France. Il fut convenu que la mise au point de la fabrication serait faite dans une moulerie de Pittsburgh.

A l'usage, je m'aperçus que son équipement était très sommaire. La première pièce que j'ai vue sortir du four de traitement avait été portée au rouge d'un côté, mais elle était noire de l'autre! Le directeur qui m'avait assuré que la température était remarquablement uniforme dans ce four s'en trouva tout penaud.

Les moyens de contrôle étaient pratiquement inexistant. J'avais caressé l'espoir que je trouverais de la ressource à l'Université de Pittsburgh que les habitants de la ville appelaient la Cathédrale de la Science parce qu'elle occupe tout un gratte-ciel mais le Chef de Service chargé des études sur la fragilité des aciers me déclara qu'il l'appréciait en frappant lui-même sur les échantillons avec un marteau, et que c'était beaucoup plus sûr que d'utiliser à cet usage une machine comme celles dont nous disposions en France depuis plus de trente ans! J'ai fini par découvrir assez loin de Pittsburgh une machine anglaise qui pouvait me rendre le même service, mais le transport des éprouvettes à tester faisait perdre du temps.

J'eus cependant une autre surprise. Une des premières pièces coulées se révéla fragile, malgré l'application du traitement que nous avions mis au point en France. Mon prestige s'en trouva sur l'instant quelque peu compromis. Heureusement le même incident était survenu une fois, une seule fois, à Assailly et j'y avais remédié par un traitement supplémentaire très simple. Il en fut de même à Pittsburgh et mon prestige remonta aussitôt. Je ne sais toujours pas pourquoi les deux coulées dont je viens de parler présentaient cette anomalie. Je l'attribue à la présence dans l'acier d'une impureté inhabituelle, mais laquelle?

La preuve décisive de la bonne tenue au choc des pièces exécutées sur mes indications ne pouvait être fournie que par un essai de tir. Il fut réalisé avec succès sur un champ de manoeuvre à West Point. On le fit en plein vent, sans aucune protection. Si un obus s'était brisé, des éclats auraient fort bien pu nous atteindre. J'étais médiocrement rassuré.

Comme je l'ai déjà dit plus haut, cinq obus seulement furent tirés; il n'y en avait pas d'autres disponibles.

.../...

L'ingénieur militaire américain qui assistait aux essais n'était pas un grand expert. L'artillerie française utilisait, depuis des décennies, une certaine formule "Jacob de Marre" qui indique la vitesse au-dessus de laquelle un obus traverse une plaque. Mon interlocuteur m'a dit qu'il la connaissait de réputation, qu'elle se trouvait même dans ses dossiers, mais qu'il était incapable de l'appliquer, parce qu'elle était établie pour des calculs employant le système métrique. Je lui ai alors indiqué ce que devenait la formule quand on utilise les pouces et les livres. Il m'en remercia avec effusion; c'était pourtant un calcul élémentaire.

\*\*\*

Cependant les jours s'écoulaient et je ne voyais pas clairement quelle attitude prendre vis-à-vis de la Résistance qui commençait à peine à s'organiser à Londres. Comment faire vivre ma famille si je ne rentrais pas en France?

J'avais bien demandé qu'on autorise sa venue aux Etats-Unis, mais n'avais pas reçu de réponse. Me faire embaucher par une aciérie américaine n'était pas impossible, mais comment faire passer l'argent en territoire occupé?

Mon indécision cessa quand, le 23 septembre, survint l'échec du débarquement à Dakar projeté par le Général de Gaulle. Il en ressortait clairement que les Français n'étaient guère près de se rallier à lui. Ceci étant, j'ai estimé que ne pas rentrer en France avait plus d'inconvénients que d'avantages. J'ai demandé à mes employeurs occasionnels de me rendre ma liberté, ce que de toute façon ils n'auraient pas tardé à faire. J'ai remis à Critchlow les dollars que j'avais économisés, et que d'ailleurs je n'ai jamais revus, car il est mort pendant la guerre et sa veuve, à qui je les ai réclamés, m'a dit qu'elle était hors d'état de me les rendre. Cette famille m'avait accueilli très sympathiquement, et j'ai passé l'éponge.

\*\*\*

Le 3 octobre, je me suis embarqué sur l'Exeter de l'American Export Lines, seule compagnie qui, à cette époque, assurait le transport des passagers civils vers l'Europe du Sud, et plus précisément vers Lisbonne.

Il y avait très peu de monde sur ce navire, et quelques Français seulement: un consul, un habitant de Shangai. Nous avons fait escale aux Bahamas, car les Anglais avaient obtenu que tous les navires américains s'y arrêtent, ce qui leur donnait le droit de les fouiller. Ils firent ainsi de bonnes prises jusqu'au jour où les Allemands eurent vent de la chose.

Au cours de la traversée, j'avais des loisirs. Pour me distraire, j'avais acheté ce roman passionnant qu'est "Autant en emporte le vent". Le film venait de sortir à New-York, mais à cause de son succès les places étaient si chères que j'avais renoncé à le voir.

Après neuf jours de mer, j'ai débarqué à Lisbonne. Le site est superbe et la ville intéressante. Les enfants dans les quartiers pauvres marchaient pieds nus. Les Portugais me paraissaient avoir de bien longs nez tant j'avais pris l'habitude du nez plutôt court de l'Américain moyen. La visite du musée m'a révélé que les peintres portugais aimaient beaucoup représenter la Circoncision. Le soir, j'ai vu jouer Pinocchio au cinéma, bien conscient que, de longtemps, je ne verrais plus de film américain.

.../...

Les chemins de fer ibériques m'emmenèrent à petite vitesse et en me secouant fort à Barcelone via Madrid. Le pain que l'on me donna là était jaune et poisseux; il avait visiblement été fait avec de la farine de maïs. Le café était à base de chicorée. C'était mon entrée dans le monde de restrictions où j'allais vivre pendant sept ou huit ans.

J'ai retrouvé la France à Cerbère. La douane m'a remis quelques tickets d'alimentation de sorte que j'ai pu déjeuner correctement, mais en consommant beaucoup trop de tickets. Je me suis arrêté un moment à Marseille, puis suis allé le 21 octobre à Vichy me faire démobiliser. J'ai retrouvé là le colonel Raguet avec qui j'avais cohabité au Ministère de l'Armement.

J'ai été heureux de voir qu'il était acquis à la Résistance et plein d'espoir; mais il me parut prématuré d'attendre, comme lui, un prochain débarquement des Anglais en Bretagne!

\*\*\*

J'ai passé quelques jours à Saint-Chamond où s'était repliées notre Direction Générale et une partie du personnel de nos usines du Nord et de l'Est.

Pour donner du travail à l'usine qui avait évidemment cessé la production d'armements, Léon Daum, le Directeur Général, avait décidé de mettre en fabrication des locomotives à vapeur sans attendre une commande de la S.N.C.F.

La production des aciéries pouvait, par contre, être poussée, car la zone non occupée par les Allemands recevait normalement des usines du Nord et de l'Est la majeure partie des aciers dont elle avait besoin. Il fallait se substituer à elle. Certes, le charbon était rare lui aussi dans le Sud, mais nous disposions, à Saint-Chamond, d'une petite houillère qui nous fut bien utile, même quand la répartition des combustibles fut assurée par le gouvernement.

Pour échapper autant que possible aux réquisitions allemandes, on dissimula les plaques de blindage en cours de fabrication à l'armistice qui contenaient le nickel et le chrome dont l'Allemagne manquait cruellement. On les posa tout simplement sur le sol des ateliers, comme si c'était un plancher de tôles ordinaires. Les contrôleurs qu'on nous envoya pour saisir nos stocks ne s'en aperçurent pas tout au long de l'occupation. Quant au nickel en lingots, il fut immergé dans un bassin de l'usine d'Assailly et y demeura inaperçu pendant trois ans. Mais un jour, des agents de la Gestapo survinrent, à la suite évidemment d'une dénonciation, et chargèrent le nickel dans un camion. Nous nous attendions à des sanctions sévères pour toute notre Direction et pourtant rien ne se passa; d'où nous avons conclu que les agents de la Gestapo avaient fait l'affaire pour leur propre compte, et ce dut être une très belle affaire, car au marché noir le nickel valait très cher.

\*\*\*

Le 29 octobre, je suis parti pour Paris; à Moulins le passage de la ligne de démarcation, c'est à dire la frontière entre la zone dite libre et la zone occupée me fit prendre mon premier contact avec l'armée allemande. Les interrogatoires, les fouilles soulignaient notre position de peuple vaincu.

.../...

A Nevers, je me suis promené dans la ville qui était pleine de soldats allemands. Le service d'ordre forçait les piétons à circuler sur le trottoir de droite, brimade bien gratuite, qui tendait sans doute à dresser à la discipline un peuple notoirement indiscipliné.

A Paris, j'ai vu la parade de midi défilé sur les Champs-Élysées au son aigre des fifres, ce qui me fit prendre la décision de ne plus déjeuner dans les restaurants du voisinage.

Je repris contact avec mon bureau. Mais comme aucune tâche urgente ne m'y attendait, je suis allé passer cinq jours à Saint-Georges de Didonne où j'ai retrouvé les miens après cinq mois de séparation. Je dois traverser à nouveau la ligne de démarcation car toute la côte Atlantique est en zone occupée. On me confie des lettres à faire suivre à différentes personnes. Comme cela est interdit je cache ces lettres dans mes souliers.

Au départ de Saint-Etienne le train est bondé et je me dis que le contrôle ne pourra être que superficiel, mais tout au long du trajet le train se vide et arrivés à Langon la gare-frontière, nous ne sommes plus qu'une poignée. On nous fait descendre du train et on nous exhorte à déclarer spontanément tout ce que nous transportons, faute de quoi les sanctions seront graves. Je décide de ne rien dire mais le contact de mes pieds avec les lettres que je transporte me rappelle sans cesse ma situation irrégulière et je suis bien soulagé quand on nous fait remonter dans le train sans nous avoir fouillés.

Au cours de mes nombreux passages ultérieurs de la ligne de démarcation je n'ai jamais eu d'ennuis mais mes documents confidentiels étaient cachés dans mon énorme serviette dont le volume décourageait les policiers allemands. Par contre ils inspectèrent souvent l'étui où je mettais mon savon à barbe; leurs instructions indiquaient sans doute que c'était une des cachettes préférées des conspirateurs.

Je passe trois jours à Saint-Georges et on me raconte en détail ce qui s'y est passé: l'arrivée de Charley et Lisette Amic qui, pour fuir les Italiens envahissant la Côte d'Azur ont traversé la France pour trouver les Allemands en Charente, Charley arborant fièrement sa décoration britannique, la journée de bombardement où les enfants étaient cachés sous des matelas aux coins des chambres pour être protégés en cas d'effondrement de la maison. Heureusement, tous étaient indemnes et en bonne santé.

A la messe, j'entends le curé comparer dans son sermon le Maréchal Pétain et Jésus-Christ. Tous deux ont fait don de leur personne, mais le Maréchal y a plus de mérite, car il a abandonné une belle situation de tout repos. Ceci me stupéfie.

Heureusement, je m'étais renseigné dès mon arrivée en France sur l'état d'esprit de mes amis et de mes relations et j'avais constaté à ma grande satisfaction que tous ou presque réprouvaient les actes du gouvernement de Vichy. On veut maintenant faire croire que tout le pays était derrière le Maréchal Pétain. C'est faux. Certes, mon petit monde n'était pas représentatif de l'ensemble de la population française, mais il était typique d'une certaine classe de la bourgeoisie. J'admets aussi que j'aurais probablement rencontré en zone libre davantage de Vichysois dans cette même classe, mais je ne pense pas qu'ils étaient bien nombreux quand même.

\*\*\*

.../...

En octobre 1940 furent promulguées les lois françaises contre les juifs; elles choquèrent profondément tout le monde autour de moi. J'ai écrit aussitôt aux deux juifs que je connaissais le mieux: un ancien, Wolkowitch, et un camarade de promotion, Ulmo, pour leur faire part de mon indignation. Ils me remercièrent tous deux chaudement et le premier me déclara qu'il avait déchiré ma lettre pour ne pas me compromettre si on la trouvait en perquisitionnant chez lui. Plus lucide que beaucoup de ses coreligionnaires, il prévoyait déjà la persécution impitoyable dont ils seraient les victimes. C'est le même qui m'avait dit un jour:

"Pour être antisémite en pleine connaissance de cause, il faut être juif".

Il était le beau-frère d'André Maurois. Plus tard son fils, présent à une réunion chez ses cousins, fut arrêté avec eux, puis fusillé.

\*\*\*

En décembre, j'ai fait revenir à Paris Jeannette et les enfants, et nous nous sommes installés dans la vie de restrictions qui allait durer six ou sept ans. Je pensais bien que la guerre serait longue; je l'espérais même, car les Etats-Unis ne pouvaient gagner que s'ils s'équipaient en matériels de toutes sortes; cela prendrait des années et contrairement à ce que je croyais à mon départ d'Amérique, Roosevelt n'arrivait pas encore à décider son peuple à entrer dans le conflit. Il fallut le désastre de Pearl Harbour en décembre 1941 pour que l'opinion publique se retourne aux Etats-Unis.

En France le rationnement devenait de plus en plus sévère. La pénurie d'essence réduisit beaucoup l'emploi de l'automobile. On alloua aux entreprises des bicyclettes et j'en ai acheté une. Elle me rendit les plus grands services, et c'était en général un moyen de transport très agréable dans Paris. Plus tard, on mit en circulation des automobiles à gazogène: elles étaient assez souvent en panne. Pour monter la côte de Rives entre Grenoble et Lyon, il nous fallut un jour recourir à la marche arrière jusqu'au moment où un véhicule moins impuissant nous prit en remorque par charité. En été le gazogène placé à l'arrière chauffait l'intérieur de la voiture de façon presque insupportable.

A dire vrai, le ravitaillement de Paris pendant l'hiver 1940-1941 ne fut pas trop mal assuré. Nous recevions même des colis du Maroc grâce à Odette. Pendant le printemps et l'été il y eut même des périodes où les distributions de viande et de pommes de terre étaient larges; mais bien d'autres produits manquaient et les queues interminables qu'il fallait faire pour toucher ses rations étaient, dès cette époque, bien pénibles. C'est sur Jeannette que cette charge retombait principalement. Elle sortait tôt le matin (à la nuit noire en hiver) et elle piétinait devant la porte fermée des magasins d'alimentation où déjà les queues s'allongeaient. Certes elle avait le privilège accordé aux mères de familles nombreuses de se placer dans une autre queue que celle du commun des mortels et de jouir d'une priorité. On faisait entrer dans le magasin une mère de famille nombreuse pour trois qui ne l'étaient point. C'était un réel avantage. Aussi, n'était-il pas rare malheureusement que Jeannette et ses semblables se fissent houspiller par l'autre queue.

Quand les matières grasses commencèrent à se raréfier, les engelures firent leur apparition et ce fut une dure épreuve pour ceux et celles qui stationnaient dans le froid pendant des heures. La santé de Jeannette s'en ressentit de plus en plus.

.../...

Du moins la répartition des ressources alimentaires était-elle bien organisée: les enfants étaient privilégiés, notamment pour la distribution du lait. Quand ils étaient jeunes, on peut même dire qu'ils étaient bien pourvus, et en fait nous avons pu prélever pour nous un peu de leurs rations, et notamment du lait. Par contre, les adolescents étaient défavorisés, leurs rations ne suffisaient pas à les rassasier. Heureusement, nos enfants n'étaient pas encore à l'âge de la boulimie. Les adultes étaient aussi insuffisamment nourris. J'ai perdu dix kilos entre 1940 et 1945 et ne pesais plus que soixante kilos. Pourtant nous avons pu nous nourrir mieux que beaucoup d'autres.

En ce qui concerne le chauffage, nous avons été grandement privilégiés. Je suppose que notre groupe d'immeubles abritait quelques Allemands bien placés dans la hiérarchie. En tout cas, nous avons été chauffés convenablement pendant les quatre hivers de l'occupation. Par contre, le chauffage central est resté arrêté pendant l'hiver 1944-1945, et nous en avons quelque peu souffert.

En novembre il fallut poser des rideaux goudronnés devant les fenêtres car la police jugeait que trop de lumière filtrait à travers nos volets.

En décembre je me suis acheté une radio. C'était le seul moyen d'obtenir des nouvelles crédibles.

\*\*\*

A Paris, j'ai repris mes activités civiles après une interruption de quinze mois. Les circonstances avaient entraîné bien des changements dans la répartition des fonctions des dirigeants de Marine Homécourt.

Une loi sur les Sociétés par actions, s'inspirant du Führerprinzip cher au national-socialisme, donna aux Présidents des Conseils d'Administration tous les pouvoirs de direction et c'est alors que naquit cette dénomination de Président Directeur Général qui a fait fortune ainsi que son sigle P.D.G. En contre-partie, personne ne pouvait être Président de plus de deux Sociétés. Or Th. Laurent présidait, outre Marine Homécourt, une douzaine au moins d'autres Sociétés. Il fallut le remplacer dans toutes sauf deux, ce qui conduisit à une floraison de nouveaux Présidents. J'étais encore en Amérique quand le mouvement s'amorça. Il m'échut la Présidence de Sitram dont j'étais jusque là administrateur délégué, fonction désormais supprimée par la loi. Par contre la Présidence de la mine d'Audery dont j'étais aussi administrateur délégué passa à Jacques Laurent.

D'autre part l'accès à l'usine d'Homécourt nous était interdit et la ligne de démarcation m'empêchait de suivre de près nos usines de la Loire de sorte que je n'eus plus guère à m'occuper de nos principales usines.

Une autre loi ordonna la réquisition au profit de la S.N.C.F. des wagons de grande capacité, et entre autres ceux de Sitram. Toutefois la création et le fonctionnement de la Société de gestion de ces wagons, la S.G.W, dont je devins administrateur me donna beaucoup de travail.

\*\*\*

.../...

Assez étrangement, les affaires de Carolus Magnus, notre mine de houille dans le bassin d'Aix-la-Chapelle, prirent aussi une bonne partie de mon temps bien qu'elle eût été mise sous séquestre à la déclaration de guerre. Assez tôt après l'armistice nous eûmes de ses nouvelles, car, n'étant plus alimentée en capitaux par nous, sa trésorerie était exsangue et juridiquement nous étions tenus de la reconstituer. Il ne pouvait évidemment en être question: investir en Allemagne des sommes énormes, alors qu'on ignorait quel sort le futur traité de paix donnerait à la mine, eût été une folie. Nous en avons informé Wittke, le séquestre, que nous connaissions bien car nous l'avions nommé dès 1933 Directeur Général de Dilling. C'était un homme de grande valeur et très sûr. Il nous fit savoir que la loi sur les Sociétés allait l'obliger à mettre Carolus en faillite mais que les Hermann Goëring Werke acceptaient de la reprendre au prix symbolique de un mark.

Pour vendre la mine, il nous fallait une autorisation du gouvernement français, ne serait-ce que pour ne pas être inculpés de commerce avec l'ennemi. Je suis donc allé informer Henri Lafond, alors Secrétaire Général au Ministère de l'Industrie, Ingénieur au Corps des Mines et banquier de profession. Il fut de ceux qui après l'armistice acceptèrent de prendre la direction des grandes administrations françaises tout en sachant quelle tâche ingrate serait la leur et quels personnages déplaisants ils côtoieraient à Vichy. Au départ, ce fut le cas de Bichelonne qui malheureusement perdit par la suite le sens de ce qui était inacceptable.

Henri Lafond dont l'esprit était extraordinairement délié imagina en quelques minutes la solution. L'Etat français était alors le plus gros créancier de l'Allemagne, m'expliqua-t-il. Si surprenant que cela puisse paraître, celle-ci le crédita de toutes les livraisons que lui faisait la France. Bien entendu, il ne s'agissait là que d'une présentation comptable et il était évident pour tous que, sous une forme d'indemnité de guerre ou autrement, cette créance de la France serait un jour annulée. Mais en attendant, l'Etat français pouvait disposer des fonds en marks correspondants pour financer ses opérations en Allemagne.

Ceci étant, il fut convenu qu'il achèterait Carolus pour un franc à ses trois actionnaires, mais qu'officiellement ceux-ci en resteraient propriétaires et que le Trésor Public mettrait à leur disposition en Allemagne les marks nécessaires pour renflouer la mine. Ce montage peu orthodoxe fut conservé bien après la fin de la guerre. C'est un rapport de la Cour des Comptes qui le dévoila. Celle-ci reconnut ingénument qu'on lui avait demandé de ne pas en parler pour que les Allemands ne l'apprennent pas et elle passa outre.

Profitant de l'abondance de sa trésorerie Carolus, avec l'accord du Ministère, remboursa par anticipation son emprunt hollandais. L'opération portait sur 162 millions de francs et le bilan de Carolus se trouva totalement assaini.

Comme je l'expliquerai plus loin, l'Etat remit par mon intermédiaire à Carolus en 1945 30 millions de marks en billets valant alors 250 millions de francs ce qui ne lui coûta rien non plus.

Par la suite il dut couvrir les pertes de la mine pendant une vingtaine d'années soit environ 950 millions mais cette fois avec ses fonds propres. Au total Carolus reçut donc 1.800 millions.

Lafond nous avait donné comme tuteur **Aimé** Lepercq alors président du Comité d'Organisation des Houillères. Avant la guerre il dirigeait pour le compte de Schneider l'usine métallurgique de Skoda en Tchécoslovaquie dont les Allemands prirent le contrôle en 1938. Il avait été grièvement blessé pendant la guerre précédente. J'appris à le connaître et à l'admirer pour son intelligence et la fermeté de son caractère.

Jusqu'en 1955 je me suis occupé personnellement de cette mine pour le compte de l'Etat. Perrineau en fut ensuite chargé car il n'y avait plus de raison de maintenir de lien fictif entre Carolus et ses trois anciens actionnaires.

\*\*\*

La gestion de l'usine de Courbevoie de la Société Saint-Chamond Granat fut une de mes principales activités pendant l'occupation, activité toute nouvelle pour moi.

Il s'agissait de remplacer son Directeur Général Elie Granat qui, en sa qualité de juif, avait dû quitter ses fonctions. Il passa d'ailleurs sans incident les quatre années de guerre dans son château de l'Allier. Je ne reprendrai pas ici l'histoire de la Société que j'ai faite dans une note ad hoc. Il me suffira ici d'en résumer l'essentiel.

Avant la guerre, cette usine travaillait presque uniquement pour la Marine Nationale. Dès l'armistice de juin 1940 la quasi totalité de ses fabrications furent donc arrêtées. Comme elle était équipée de machines modernes, les Allemands décidèrent de les réquisitionner pour les envoyer en Allemagne. A cette nouvelle, Th. Laurent et Léon Daum délèguèrent à Paris un ingénieur de Saint-Chamond Granat du nom de Gut, replié à Saint-Chamond, qui parlait couramment l'allemand et avait d'ailleurs la nationalité suisse. Il réussit à obtenir que les machines restent sur place, mais à condition de travailler pour les occupants. On le mit en rapport avec des constructeurs allemands de matériels électriques qui lui passèrent des commandes. Il put dès lors assurer du travail aux ouvriers restés à Paris et qui étaient au chômage, puis à ceux qui s'étaient repliés à Saint-Chamond et qui revinrent en région parisienne.

Gut avait énormément d'entregent et une de mes préoccupations principales venait de ce qu'il n'avait que trop tendance à avoir de bonnes relations avec les Allemands. A cette époque, ceux-ci essayaient de séduire les industriels français. C'est ainsi que Gut fut invité à un grand dîner donné par un général de la Luftwaffe à des Directeurs et des ouvriers des usines concernées.

Je ne voulais absolument pas que notre Société se prêle à ce petit jeu, et comme Gut avait peur de se faire mal voir de ses clients, je lui ai remis un ordre de mission qui lui permette de justifier son absence de Paris ce jour-là. Je devais constamment rester sur le qui-vive d'ailleurs pour freiner ses initiatives dans ce sens.

Un problème embarrassant de posa à la fin de l'année. Les Allemands nous firent savoir qu'ils souhaitaient que nous organisions une fête de Noël pour notre personnel, comme cela se faisait chez eux, et qu'ils nous fourniraient des cadeaux pour les enfants. J'aurais bien aimé refuser, mais j'ai estimé que je n'avais pas le droit de priver les enfants de cette aubaine. J'ai assisté à la fête et prononcé un petit discours en me gardant bien de suggérer que nous devions exprimer de la reconnaissance à l'égard des donateurs. Si j'avais laissé parler Gut, je crois bien qu'il n'aurait pas été aussi réservé.

\*\*\*

Il lui est d'ailleurs arrivé plus tard une mésaventure qui m'a réjoui car c'était encore le temps où il faisait grand cas de l'administration allemande. Un fonctionnaire de la Kommandantur à qui il avait fait porter une lettre lui fit une scène affreuse parce que le porteur était un Noir. Faire pénétrer dans un bureau allemand un membre d'une race inférieure était un insupportable affront au Troisième Reich!

ANNEE 1941 - 1942

En janvier Léon Daum est convoqué à Vichy où, dit-on, on envisage de lui confier un ministère. Quand il se présente le sujet n'est même pas abordé; on se contente de l'interroger sur l'état d'esprit des ouvriers.

Une loi de Vichy imposa la mise en place dans les entreprises d'un "Comité Social" à l'image de ce qui se faisait en Allemagne - mesure tout à fait louable -. J'ai pris la présidence effective de celui de notre usine de Courbevoie afin d'être bien sûr que la position de ma société serait fidèlement exposée au personnel. Je m'en suis bien trouvé : à la Libération je n'ai pas été inquiété; personne ne m'avait jamais entendu parler favorablement du gouvernement de Vichy et des Allemands.

\*\*\*

Le gouvernement de Vichy avait créé pour chaque grande industrie un Comité d'Organisation qui disposait de pouvoirs très étendus. Les "Maîtres de Forges" supportaient assez mal d'avoir perdu une bonne partie de leur liberté; mais les circonstances l'imposaient; en particulier, il fallait bien une autorité pour gérer la pénurie des approvisionnements. Notre Comité était présidé par Jules Aubrun, Léon Daum était un des vice-présidents.

En sus de ses tâches quotidiennes, il réfléchissait à ce qu'il pouvait faire pour préparer l'avenir. Il créa une Association technique de la Sidérurgie (ATS) qu'il chargea d'étudier les procédés nouveaux de production d'acier, de diffuser dans la masse des ingénieurs les connaissances acquises déjà par certains mais pas encore par tout; de réfléchir à la création d'un organisme de recherche travaillant pour l'ensemble de la profession dont on se demandait s'il fallait l'installer à Saint-Etienne, à Paris ou à Metz (ville annexée pourtant à l'époque par les Allemands).

Je fus mis à contribution de diverses façons. En 1943 je fus nommé président d'un Centre de Documentation sidérurgique à créer de toutes pièces, ce qui fut fait aussitôt. A ce titre j'ai établi une table alphanumérique des matières concernant notre profession. On me chargea aussi d'établir une nomenclature rationnelle des aciers spéciaux, ce que je fis (en prenant bien soin de me démarquer de la nomenclature allemande qu'on aurait bien voulu nous voir adopter) et qui a été conservée jusqu'à nos jours.

D'ailleurs les impulsions données par le Comité d'organisation et les réformes dont je viens de parler furent conservées après sa disparition en 1944.

C'est au sujet de la nomenclature des aciers qu'en mai 1941, je suis allé avec quelques autres à Düsseldorf où nous avons été reçus par le Directeur Technique de Krupp, Houdremont, un Luxembourgeois qu'on avait "invité" à se faire naturaliser Allemand en raison de sa position dans une des principales sociétés d'armement. C'était probablement le plus savant des sidérurgistes de l'époque.

.../...

Je me demandais comment nous serions reçus, nous les vaincus de la veille, et j'ai été ému par la compréhension qu'il a montrée, allant jusqu'à dire qu'il déplorait ce qui s'était passé.

J'ai profité de ce voyage pour aller revoir notre mine de Carolus Magnus. J'ai couché dans la maison de Direction et le ménage qui en avait la gestion m'accueillit avec beaucoup de gentillesse. J'étais un peu embarrassé par leurs propos: ils écoutaient la radio anglaise et me demandaient mon avis sur les gens qui y parlaient. Je leur ai expliqué qu'il y avait aussi une radio anglaise en français et que c'était celle-là que j'écoutais. Je pensais bien que ces braves gens n'iraient pas me dénoncer, mais à cette époque, on n'était jamais tout à fait sûr de ce que pourraient faire de nos confidences les gens qu'on ne connaissait pas très bien.

Ils m'apprirent que les préparatifs d'une attaque de la Russie étaient très avancés: des troupes pourvues de vêtements chauds et de couvertures se rassemblaient dans l'est du pays.

D'autres conversations moins explicites me fournirent des recoupements. De retour en France, je fis part aux uns et aux autres de ma quasi certitude d'une prochaine invasion de la Russie. Plusieurs me rirent au nez en me traitant d'optimiste impénitent. Aussi le 22 juin je n'ai pas eu le triomphe modeste, mais surtout je me réjouissais à la pensée qu'Hitler avait bien des chances maintenant de se casser les reins comme Napoléon.

Cet été là, nous avons pris nos vacances à Saint-Honoré-les-Bains dans la Nièvre. Il ne se trouvait pas beaucoup de lieux en France occupée où il fût possible de faire prendre aux enfants une cure de bon air. Les vraies montagnes étaient en zone dite libre et franchir la ligne de démarcation pour de simples raisons d'agrément n'était pas autorisé; les plages étaient en zone interdite, les Vosges étaient de même inaccessibles. Le séjour à Saint-Honoré fut agréable.

En août Gaston Bazil revient de captivité. Au moment de l'armistice il se trouvait à Dunkerque. Il dit que les attaques aériennes lui avaient d'abord paru terrifiantes, mais qu'après quelques temps il s'y était habitué. Toutefois, ajoute-t-il, il avait lui acquis en 1918 l'expérience des bombardements alors que la plupart des Français de 1940 étaient des débutants. Il dit aussi que dans son Oflag (camp pour officiers) on était très vichyssois; huit jours à Paris ont déjà modifié son opinion.

Dans le même ordre d'idées Léon Daum me raconte que Madame Bichelonne s'est plainte à lui du comportement des amis et camarades de son mari. Beaucoup refusent leurs invitations. (Quand en 1945 elle fit célébrer une messe à sa mémoire j'y ai assisté avec Armand; Madame Armand aurait voulu qu'il s'abstienne).

\*\*\*

Des négociations concernant Carolus Magnus me conduisirent à faire deux voyages en Hollande en août et novembre 1941. A la frontière belgo-hollandaise, je me suis fait confisquer par un policier allemand "les Mémoires d'un âne" de la comtesse de Ségur. J'avais découvert ce livre à la bibliothèque de la gare du Nord avant de prendre le train et comme les livres pour enfants étaient déjà introuvables j'avais acheté celui-là pour Annie. Mes arguments n'ont pas attendri mon interlocuteur. J'avais aussi dans ma sacoche des documents qui auraient dû l'intéresser davantage car le but de mon voyage n'était pas très conforme à la législation allemande, mais il ne s'en occupa pas.

.../...

A un voyage suivant je me suis arrêté à Rotterdam. La ville était déblayée de ses ruines, les pierres des maisons rangées en gros tas bien propres; un seul immeuble était resté debout dans la zone détruite.

Ceci dit, la vie était encore fort agréable en Hollande en 1941: les Flamands ayant été baptisés Volksdeutschen c'est-à-dire membres de la race élue, subissaient encore très peu de privations. On m'offrait du chocolat au lait à dix heures du matin. Le beurre n'était pas rationné.

En novembre le ravitaillement était déjà moins satisfaisant, et il m'a fallu faire deux heures de queue pour recevoir quelques tickets d'alimentation (valables seulement dans les restaurants). Par contre, il n'y avait pas de queues devant les magasins d'alimentation et le poisson était surabondant.

De nombreuses affiches mettaient en garde le public contre les fauteurs de désordre, les saboteurs etc... Je n'en ai vu qu'une qui annonçait une exécution, mais il paraît que l'abattage clandestin, le commerce de faux tickets étaient punis de mort. On invitait aussi la population à dénoncer les coupables contre récompense. La prime pouvait atteindre 30.000 francs de l'époque.

\*\*\*

En novembre 1941, j'ai passé une journée à Vichy. Peu de temps avant, le Maréchal Pétain avait prononcé un discours, où il stigmatisait les "trusts", les plaçant après les juifs, mais avant les francs-maçons, comme responsables de la défaite. Quelqu'un de son entourage parvint à lui faire comprendre qu'il se trompait et le pauvre homme fit un nouveau discours où il faisait l'éloge des Comités d'organisation qui émanaient pourtant du patronat. Il assurait qu'il n'existait pas en France de vraiment grandes entreprises, que cela nous handicapait d'ailleurs dans la concurrence avec les autres pays et qu'il importait de procéder à la création d'"Unions". La presse de la zone dite "libre" emboîta le pas avec le même zèle qu'à l'occasion du précédent discours dont il prenait le contre-pied. J'en conclus qu'elle était aussi illisible que celle de Paris.

Il y avait pourtant quelques périodiques à faible tirage qui gardaient leur franc-parler. C'était le cas du journal de la Marine Marchande. J'ai souvent été surpris de ce qu'il osait imprimer.

\*\*\*

En décembre, Jeannot fut opéré d'une appendicite aigüe. C'était au moment où les Allemands venaient d'imposer aux Parisiens, à titre de punition, le couvre-feu dès cinq heures du soir. Les ambulances bénéficiaient heureusement d'une dérogation. On l'opéra chez les chanoinesses protestantes à l'autre bout de Paris. L'opération, faite par Merle d'Aubigné, a parfaitement réussi, mais le pauvre enfant pleurait et demandait d'être ramené dans "sa belle maison". A cause du couvre-feu, il n'était pas facile d'aller le voir dans l'après-midi. Tout le monde devait quitter les bureaux dès trois heures et demie ou quatre heures. Aussi, y avait-il d'incroyables cohues dans le métro. Pour bien remplir les rames, les voyageurs qui restaient sur le quai poussaient dans les voitures ceux qui avaient réussi à y pénétrer. Aussi étaient-ils bien tassés!

.../...

En décembre 1941, les Japonais attaquèrent la base navale américaine de Pearl Harbour sans avoir déclaré la guerre aux Etats-unis. Ceux-ci réagirent en entrant enfin en guerre contre l'Allemagne. Mon espoir se réalisait enfin après un an et demi d'attente inquiète.

1942

Le 2 mars l'aviation anglaise bombardait l'usine Renault de Billancourt au début de l'après-midi. J'avais fait le projet d'emmener les enfants au bois de Saint-Cloud; fort heureusement nous étions en retard et nous n'avions pas encore quitté la maison. Une bombe pénétra dans le tunnel du métro au voisinage du pont de Sèvres et il y eut quelques morts. La DCA allemande ne tira pas, semble-t-il; on a dit à l'époque que les officiers n'étaient pas restés de garde près de leur batterie. Celle-ci se trouvait sur la terrasse du bois de Saint-Cloud d'où on a une vue très étendue sur Paris.

Un des premiers bombardements de nuit des usines Renault à Billancourt se fit aussi sans opposition. Nous l'avons vu comme un spectacle. Des fusées éclairantes illuminaient le ciel. C'était féérique. Un avion anglais est passé au ras de notre toit.

Ces premières manifestations de la reprise de la guerre à l'Ouest me comblaient d'aise malgré les dangers que cela nous faisait courir.

Les alertes étaient de plus en plus fréquentes et il n'y avait pas d'abri digne de ce nom dans notre environ immédiat. Théoriquement nous aurions dû aller nous réfugier dans les caves du collège Saint-Jean de Passy mais j'estimais qu'il valait mieux rester chez soi tant que les Alliés ne visaient que des objectifs stratégiques; il n'y en avait pas à notre voisinage, les usines Renault étaient à près de trois kilomètres. Par contre les éclats d'obus de la DCA tombaient un peu partout et on pouvait fort bien en recevoir sur la tête si on sortait.

(C'est ainsi d'ailleurs qu'une pluie de ferraille s'abattit un jour de 1944 sur la verrière du hall d'entrée de nos bureaux rue de la Rochefoucaud. Celle-ci fut brisée par endroits; une petite fille qui était venue s'y mettre à l'abri avec sa mère poussait des cris déchirants; je les ai mises en sûreté sous une toiture moins fragile, mais l'angoisse d'un enfant dans une épreuve de ce genre est bien pénible à voir.)

Pendant les alertes de nuit les enfants et Jeannette restaient donc au lit sans trop s'inquiéter sauf Claude à qui les sirènes faisaient très peur. Elle aurait été beaucoup plus impressionnée d'ailleurs si nous étions sortis dans la rue. Pour ma part, assis dans le salon ou à la fenêtre, j'assurais une garde symbolique. J'en profitais pour apprendre à reconnaître les étoiles et les constellations, du moins celles que l'on voit vers le sud-ouest.

Notre ciel était de plus en plus souvent survolé par les avions anglais et il en tombait parfois des parachutistes. Je reçus ainsi un jour dans mon bureau un des fils du directeur de l'usine de Saint-Chamond qui venait de voir arriver chez lui son beau-frère dont l'avion avait été abattu et qui ne savait que faire de ce visiteur encombrant à l'accent anglais très prononcé.

Jacques Laurent nous en fournit le moyen. Il avait loué à l'Etat l'arsenal de Guérigny pour y faire travailler les ouvriers de son usine de Rombas qui ne voulaient pas vivre en Moselle annexée par les Allemands. Comme elle était proche de la ligne de démarcation son directeur avait monté une filière d'évasion efficace. Notre aviateur s'installa à Saint-Chamond chez son beau-père sans chercher le moins du monde à se cacher. Il était un peu trop voyant et on réussit à le rapatrier via l'Espagne avant l'arrivée des Allemands en zone libre.

.../...

Vers le 10 juillet on m'assure qu'une affiche a été posée annonçant qu'on fusillerait sans jugement les frères, beaux-frères et cousins des auteurs d'attentats et que leurs enfants seraient placés dans une maison de correction. Cette affiche aurait été enlevée quelques heures plus tard. Ceci me paraît peu croyable.

\*\*\*

Pour les vacances de 1942 j'avais décidé après une reconnaissance préalable d'envoyer ma famille dans le Morvan où, grâce à l'altitude, le climat était plus tonique qu'à Saint-Honoré les Bains. Le voyage n'était pas facile; les Allemands avaient coupé la petite ligne de chemin de fer parce que ses ponts auraient empêché de passer les camions transportant leurs sous-marins de poche de l'Atlantique à la Méditerranée. J'ai pu trouver une auto pour le trajet final à partir d'Avallon.

Nous sommes partis fin août seulement et avons séjourné d'abord dans un hôtel fort convenable au bord du lac des Settons. Le site est très agréable au milieu des bois; il y avait très peu de monde; les enfants s'y sont bien plus. Je les ai ensuite conduits à Moux petit village à quelques kilomètres des Settons où l'hôtel était plus rustique.

Comme partout sauf dans le Midi le ravitaillement était dans les campagnes moins difficile qu'à Paris, notamment en matières grasses et en viandes. J'ai profité de mon séjour là-bas pour louer à un paysan quelques ares; moyennant quoi j'eus le droit de me faire envoyer à Paris des sacs de pommes de terre censément produites dans "mon" champ. Pour ralentir leur germination j'ai transformé notre petit salon en chambre froide. A la place du tapis on fit un lit de papiers de journaux et les sacs y furent déversés. Au plafond on enleva le lustre et on suspendit à sa place un gros jambon ramené des Settons dans une malle. A la fin de l'hiver ce qui en restait encore était un peu avancé et il fallut le consommer vite. Il fallut aussi dégermer les dernières pommes de terre mais l'opération fut au total bénéfique.

J'étais moi-même rentré seul à Paris, sur ma bicyclette jusqu'à Auxerre, profitant de l'occasion pour visiter ce site merveilleux de Vézelay que je ne connaissais pas encore.

\*\*\*

Je ne me rappelle plus si c'est en 1942 ou 1943 que j'ai vu aux environs de Pâques un quai entier de la gare Montparnasse couvert de plusieurs centaines de petits paniers ronds en osier sur chacun desquels était assise une oie. Chacun des heureux destinataires plaçait son panier sur le porte-bagages de sa bicyclette. Tout le long de son trajet dans les rues de Paris il a dû faire bien des jaloux. Je me demande encore qui avait pu organiser pareil arrivage.

\*\*\*

Pour améliorer le ravitaillement du personnel de notre usine de Courbevoie je me suis fait agriculteur à plus grande échelle que dans le Morvan et j'ai loué une ferme de Sologne abandonnée. Elle fut électrifiée, non sans difficulté, au bout de plus d'un an. Un régisseur plein d'assurance fut embauché.

.../...

Notre objectif était de faire pousser des pommes de terre et d'élever un petit troupeau de vaches. C'est ce qui fut fait mais non sans peine et sans soucis. Le sol de la Sologne est pauvre, notre régisseur n'était peut-être pas très compétent, les engrais manquaient, les semences n'étaient peut-être pas de la meilleure qualité. Le fait est en tout cas que les récoltes furent plutôt maigres, mais elles assurèrent un petit appoint de nourriture au personnel.

Pour l'arrachage des pommes de terre j'envoyais des ouvriers de Courbevoie. La fixation des salaires suscita une contestation; j'avais décidé que chacun toucherait autant que s'il avait travaillé à l'usine. Les manoeuvres firent remarquer que, pour le même travail, ils étaient deux fois moins payés que leurs camarades professionnels. Je reconnus naturellement que c'était injuste mais payer les professionnels au tarif des manoeuvres l'était aussi; payer les manoeuvres au tarif des professionnels coûterait fort cher et n'était pas justifiable. L'incident fut ainsi clos.

Du point de vue du rendement le cheptel nous donna plus de satisfaction que les pommes de terre d'autant que les tickets de viande étaient très chichement distribués à Paris; mais à chaque envoi on murmurait dans l'usine que des gens bien placés détournaient une partie de la viande à leur profit: les suspects étaient naturellement les directeurs et le personnel qui convoyait l'expédition. On pesait la viande au départ et à l'arrivée; il y avait toujours une différence; était-elle due à la perte d'eau pendant le trajet ? On se jetait à la tête des évaluations pour moi incontrôlables. Je suis bien sûr que je n'ai pas touché plus que ma part mais je ne jurerais pas que d'autres n'ont pas succombé à la tentation.

Le bon côté de cette unique incursion que j'ai faite dans l'agriculture c'est qu'elle m'a permis de prendre un contact personnel avec les membres du Comité Social. Je les ai emmenés à plusieurs reprises visiter notre ferme et cela m'a donné l'occasion de passer avec eux des journées entières dans le train et au restaurant notamment.

Ces parisiens étaient bien différents des ouvriers d'Homécourt, pour la plupart polonais ou italiens avec lesquels j'avais parlé quotidiennement pendant mon séjour de deux ans en Lorraine, dont la culture était quasi nulle, et même des ouvriers de la Loire, un peu plus "évolués", que j'ai fréquentés pendant quatre ans. La plupart de mes interlocuteurs dans ces voyages en Sologne avaient beaucoup lu, s'exprimaient correctement et s'intéressaient à beaucoup de choses. J'ai eu avec eux de bonnes conversations assez ouvertes. Il me fut utile plus tard qu'ils aient ainsi appris à me connaître comme une personne et non pas seulement comme un patron.

Octave Walhain qui me secondait dans la gestion de la ferme s'inquiétait parfois des propos qu'il entendait à Courbevoie au sujet des avantages qu'on nous supposait en tirer; mais à la Libération nous n'avons fait l'objet d'aucune accusation.

\*\*\*

A la fin de l'été les Allemands instituèrent un service du Travail Obligatoire afin de recruter de jeunes Français pour remplacer dans les usines les jeunes Allemands mobilisés. En contre-partie ils renvoyaient en France un prisonnier de guerre pour trois travailleurs ainsi recrutés. Ceux-ci n'étaient pas prisonniers; ils étaient libres de circuler et recevaient un salaire.

Plusieurs centaines de milliers d'hommes furent ainsi requis. Cela posa de nombreux cas de conscience tant à eux qu'à leurs employeurs.

.../...

Pour faciliter les opérations chaque entreprise dut désigner ceux de ses employés qui devaient partir. Le classement sur la liste ne laissait d'ailleurs aucune place à l'arbitraire, puisqu'il était fait par l'âge, chaque enfant donnant droit à un décalage d'un (ou deux ?) ans. A titre de curiosité, je signale que, compte tenu de mon âge et du nombre de mes enfants, j'aurais été le dernier de l'usine à partir (j'étais d'ailleurs le seul père de quatre enfants.)

J'ai réuni le Comité Social de Courbevoie pour lui faire connaître le déroulement de l'opération. J'ai ajouté que si certains des intéressés voulaient ne pas obéir à l'ordre de réquisition et disparaissaient dans la nature ils seraient néanmoins considérés comme n'ayant pas rompu leur contrat de travail et qu'ils seraient repris après les hostilités aussi bien que ceux qui partiraient en Allemagne. J'ai toutefois rappelé que le nombre des partants étant fixé il nous faudrait remplacer ceux qui feraient défection et que chacun devrait décider dans sa conscience ce qu'il convenait de faire.

Les jeunes Français qui étaient embauchés dans une usine travaillant pour l'Allemagne ou dans une mine échappaient à l'envoi en Allemagne; c'est ainsi que j'ai fait affecter Jean Ziegler, frère de Henri, à notre mine de Leucamp. Le fils de Pinay avait été de même pris à l'usine de Courbevoie. Bon nombre de jeunes bourgeois dont les parents étaient en rapport avec des industriels furent ainsi casés; ce n'était pas très équitable mais comment refuser de procéder ainsi ? J'ajoute que beaucoup de ces jeunes gens partirent au maquis le 6 juin 1944; ce fut le cas des deux que je viens de citer.

Le problème se posait aussi aux dirigeants de certains grands corps de l'Etat. A Toulon les jeunes ingénieurs du Génie Maritime furent incités à partir avec les jeunes ouvriers des arsenaux; l'idée était de les encadrer, de ne pas leur donner à croire que leur administration se désintéressait de leur sort. Elle était défendable mais d'une part les Allemands ne tenaient pas à faire travailler des ingénieurs français, d'autre part ceux-ci eurent des ennuis à la Libération: on les considéra bien injustement comme des collaborateurs.

\*\*\*

Je n'ai pas à faire ici le récit des opérations militaires que nous suivions avec passion tous les jours grâce aux émissions en anglais de la BBC qui n'étaient guère brouillées par les Allemands. La radio suisse nous donnait par la bouche d'un commentateur remarquable nommé Payot des informations plus objectives que les Anglais. Nous ne prenions guère de précautions pour écouter ces émissions mais Charles Amic qui vivait à l'hôtel nous inquiétait, car étant très sourd il n'entendait que si l'on parlait à tue-tête. Il prétendait que, la porte de sa chambre étant fermée on n'entendait rien dans le couloir. C'était faux naturellement mais il ne fut jamais inquiété.

Les échecs de l'armée allemande nous réjouissaient. Ce fut le cas quand elle renonça à prendre Moscou et Léninegrad mais ses succès étaient hélas encore nombreux. Sa première grande défaite fut la retraite de Stalingrad pendant cet hiver de 1942.

Le débarquement des Alliés en Afrique du Nord le 8 novembre nous fit espérer que notre libération serait proche. Il nous fallut pourtant l'attendre encore dix-huit mois au cours desquels les angoisses ne nous furent pas épargnées. L'occupation par les Allemands de la zone dite jusque là libre eut l'avantage de faire disparaître la ligne de démarcation qui la séparait de nous mais leur prise de contrôle de nos usines du Centre nous posa beaucoup de problèmes épineux.

.../...

Il y avait ce jour là dans la maison des hôtes un personnage équivoque, originaire d'Eupen, ville jadis allemande que la Belgique avait annexée en 1919 et qui naturellement avait été reprise par l'Allemagne en 1940. Il me tint des propos séditieux au regard de sa nouvelle patrie et sur un quai de gare où de nombreux voyageurs nous coudoyaient. Selon lui le premier hiver en Russie ayant montré que les troupes allemandes n'étaient pas vêtues assez chaudement le Haut Commandement avait fait le nécessaire pour qu'elles soient parfaitement protégées du froid désormais, mais l'hiver prochain serait pluvieux et les uniformes détrempés seraient insupportables. Je me demandais si, en ironisant ainsi, mon interlocuteur cherchait à me compromettre et je ne savais trop que lui répondre.

En visitant la mine je vis beaucoup de prisonniers russes au travail et Scherer, le directeur, me dit: "Ce qu'il y a d'agréable avec cette main d'oeuvre c'est qu'il n'y a presque pas d'absentéisme". J'en eus froid dans le dos.

Ce Scherer qui après l'annexion de la Tchécoslovaquie en 1939 me prédisait la défaite de l'Allemagne me parut moins pessimiste. Il était tout fier d'avoir été désigné pour diriger les mines du Pays de Galles dès que l'Angleterre serait conquise!

\*\*\*.

Pendant l'hiver 1942-1943 Jeannette souffrit beaucoup d'une coqueluche qui l'empêchait de dormir et dont elle sortit épuisée.

\*\*\*

## 1943

Au mois de mai j'ai été envoyé en mission à Francfort sur le Main afin d'y être instruit des méthodes appliquées à l'usine Hartmann et Braun pour juger des aptitudes des nouveaux embauchés. A cette époque les Allemands se piquaient de faire bénéficier de leur expérience les industriels français.

Je ne sais qui a eu l'idée saugrenue de me désigner pour ce voyage car je n'étais pas un expert des méthodes d'embauche mais j'étais enchanté d'aller voir ce qui se passait en Allemagne.

Je me suis amusé à passer quelques-uns des tests utilisés; le résultat fut médiocrement satisfaisant pour mon amour propre dans tous les cas où il fallait faire des montages. Mes interlocuteurs me dirent que la plus belle réussite avait été celle d'une serveuse de restaurant parisienne dont le coup d'oeil était infallible.

J'ai pu visiter ainsi avant sa destruction la vieille ville de Francfort qui était ravissante. Elle a été assez bien restaurée depuis mais elle a perdu tout de même un peu de son caractère.

Au lieu de rentrer directement en France j'ai fait, bien entendu sans autorisation, une escapade jusqu'à Carolus Magnus. A condition de ne pas coucher à l'hôtel on pouvait à cette époque circuler en Allemagne sans être sérieusement contrôlé par la police. Le chemin de fer suit la rive gauche du Rhin dans sa partie la plus pittoresque et passe notamment devant la Lorelei et la Tour des Rats.

Il faisait très beau. Partout dans le train on entendait parler français: c'étaient des jeunes gens envoyés en Allemagne au titre du Service du Travail Obligatoire (STO). L'un d'eux m'expliqua que la seule chose qu'on pouvait se payer sans ticket en Allemagne c'était un billet de chemin de fer et que dès lors ses camarades et lui passaient leurs jours de congé à voyager.

Cette anecdote illustre bien le fait que le sort des assujettis au STO n'avait rien de commun avec celui des déportés, contrairement à ce que laissent entendre tant de commentateurs tendancieux. Dans le même ordre d'idée les simples soldats français faits prisonniers qui ont été employés dans les fermes allemandes ont souvent mené une vie matériellement plutôt agréable. Assez souvent ils remplaçaient le mari mobilisé. J'en ai rencontré un qui de retour en France faisait un vif éloge des femmes allemandes, plus propres et plus faciles à commander que les françaises.

\*\*\*

Je me suis arrêté quelques heures à Cologne où j'ai visité les charmantes églises romanes que les bombardements ont plus tard détruites. On y voyait inscrites sur des plaques les listes des morts de la guerre, année par année. Leur nombre s'était très vite accru après l'invasion de la Russie et les listes s'allongeaient de plus en plus; non sans un peu de honte je m'en réjouissais; mais dans ces nefes à peine éclairées où quelques femmes priaient l'ambiance était sinistre.

.../...

A Carolus Magnus on me parla davantage encore des émissions de la radio anglaise et mes interlocuteurs paraissaient très inquiets sur l'issue de la guerre. Au cours de ce voyage je vis pour la première fois des bâtiments endommagés par des bombardements mais c'était encore peu de chose alors que la BBC en faisait des descriptions apocalyptiques. La gare de Cologne toute proche d'un pont sur le Rhin était intacte bien que ce fût un noeud de voies ferrées très important. Etait-ce dû au voisinage de la Cathédrale ?

L'apocalypse survint mais l'année suivante. Je n'en vis les effets qu'en 1945 après la fin des hostilités et je garde entre autres le souvenir de Dusseldorf ravagée où seuls quelques pans de murs restaient encore debout. Comme c'était Noël on avait planté dans ce décor lugubre quelques silhouettes en carton-pâte représentant Saint Nicolas et des lutins semblables à ceux de Blanche-Neige. Cet effort dérisoire pour rappeler aux malheureux sinistrés que c'était la saison des fêtes était fort émouvant.

\*\*\*

Les Allemands cherchèrent bien vite à faire travailler pour eux les usines de feu la zone libre. Hermann Roechling, le maître de forges sarrois dont la francophobie était violente fut chargé de superviser les usines sidérurgiques. Il visita Saint-Chamond; constatant la vétusté de notre Grosse Forge il dit à Th. Laurent qui était venu le recevoir: "C'est ici que vous n'avez pas dépensé l'argent que vous a coûté Carolus Magnus". Cette remarque était cruellement vraie. Plus tard je me suis demandé si Carl Alex, la mine contigüe qui appartenait aux Roechling n'avait pas eu elle aussi un effet néfaste sur la trésorerie de leur propriétaire.

A l'usine de Saint-Chamond fut affecté un "tuteur" allemand, la Société Hentschel qui construisait comme nous des locomotives. Cette tutelle fut très bénigne; les dirigeants de cette société étaient fort éloignés de l'esprit nazi et nous en firent confiance. En particulier ils étaient navrés de la façon dont l'armée s'était comportée en Ukraine. D'après eux si elle n'avait pas commis d'excès la population était toute prête à se libérer de la domination russe.

Mais nous avions affaire aussi à d'autres services. L'un d'entre eux entreprit de nous charger de sous-traiter pour son compte des commandes à d'autres industriels français et de lui épargner ainsi d'avoir à s'en occuper lui-même. Plusieurs grandes entreprises françaises ont dû jouer le même rôle.

Léon Daum me demanda de prendre la direction de cette opération fort peu agréable. J'eus là aussi comme second Octave Walhain en qui j'avais toute confiance, et lui donnai comme instruction de faire le moins de zèle possible mais en sauvegardant les apparences. En fait ce fut assez facile car les services allemands étaient débordés et envoyaient des dossiers incomplets qui justifiaient des retards dans les réponses de sorte que le rendement de notre travail fut très faible.

Il y avait pourtant quelques français qui s'agitaient pour activer les choses. L'un d'entre eux était si bien introduit auprès des occupants qu'il roulait à travers la France dans une auto de luxe et que la pénurie d'essence ne le gênait pas. Il s'impatientait de notre lenteur. Après la guerre j'ai été surpris de le voir atteindre un rang très élevé dans la Légion d' Honneur au titre de la Résistance. Etait-il déjà résistant quand il prospectait les usines pour les Allemands comme il l'affirma plus tard ou bien l'est-il devenu quand il eut compris comment les choses allaient tourner ? Accordons lui le bénéfice du doute.

Deloncle, un ancien cagoulard passé au service des Allemands me relança plusieurs fois d'un ton menaçant mais je l'éconduisis et il n'y eut pas de suite.

.../...

Les Allemands ne surveillaient pas de très près ce qui se passait dans nos usines. C'est ainsi que Saint-Chamond a pu fabriquer et livrer à l'armée suisse des pièces forgées destinées à être transformées en tubes de canon. Baptisées arbres de navire pour les besoins de la cause elles passèrent la frontière sans difficulté. Mais cela fit un drame à la Commission d'Armistice.

L'armée allemande réquisitionna le champ de tir de Saint-Chamond et demanda que l'usine y construise un abri pour le canon qui y serait utilisé. On envoya un dessinateur relever les dimensions de ce canon. Un militaire zélé vit là une tentative d'espionnage et on mit en prison le chef de service et le dessinateur. Berthier, directeur de l'usine, se rendit aussitôt à la Kommandantur de Saint-Etienne pour faire reconnaître l'absurdité de cette accusation: la hauteur, la longueur et la largeur d'un canon ne sont pas des secrets militaires et on ne peut pas fusiller ceux qui les ont mesurés. Dans sa fougue Berthier dit à son interlocuteur que c'était un drame digne du Grand Guignol. Celui-ci crut qu'on le traitait de guignol, le prit très mal et voulut faire emprisonner l'insulteur. Heureusement Berthier parvint à lui expliquer que le Grand Guignol était un théâtre de Paris dont la spécialité était de donner dans la même représentation des pièces comiques et des pièces où le sang coulait à flots. Ravi d'être ainsi initié à la vie parisienne l'officier allemand libéra les deux "espions" et leur directeur.

\*\*\*

Peu après l'un de mes voyages en Allemagne Henri Ziegler vint me voir rue de la Rochefoucauld. Je savais qu'il avait rejoint le Général de Gaulle mais rien d'autre. Je descendis à sa rencontre et dans le hall d'entrée je l'accueillis en lui disant : "Tu reviens d'un long voyage". Je pensais que cela ne prêtait pas à conséquence. En Europe occupée on pouvait voyager aussi assez loin, c'était un peu mon cas. Mais les voyageurs clandestins avaient de sérieuses raisons de vouloir passer inaperçus. Henri Ziegler me jugea imprudent et ne me dit pratiquement rien de ses activités. J'aurais évidemment mieux fait de me taire, même si personne ne faisait attention à nous. C'est beaucoup plus tard que j'appris quel rôle il joua pendant la guerre.

Il avait quitté New-York plusieurs mois après moi; la cession par la France aux Etats-Unis des commandes prises par sa Mission avait été réglée juridiquement par un contrat signé quelques jours après l'armistice de juin 1940 par l'ambassadeur de France à un moment où il n'avait pas encore reçu d'instructions contraires de son gouvernement, mais pour instruire les Américains dans le détail des particularités techniques de ces commandes très complexes il fallut du temps.

De retour en France il fut affecté pour ordre à une division aérienne du Midi mais il était en fait chargé de renseigner les Anglais grâce à un poste émetteur qu'on lui avait fourni. L'Etat-Major de l'Armée de l'Air était dès cette époque bien conscient que l'intervention des USA dans le conflit était fatale mais qu'il faudrait attendre plusieurs années qu'ils soient équipés pour le combat. Les renseignements apportés de Washington par Ziegler confirmaient complètement ce point de vue.

Fin août 1943 il s'embarque dans un sous-marin qui le dépose à Alger où il déjeunera successivement avec de Gaulle et Giraud. Au début d'octobre il part pour Londres et revient le 16 en France; son avion le pose à Estrées Saint Denis.

\*\*\*

## 1944 - 1er semestre

En janvier 1944 je reçois une lettre de Maman (expédiée de Casablanca le 2 octobre!) puis une seconde (vieille d'un mois seulement). Nous sommes soulagés de savoir nos Marocains en bonne santé. Achille a été mobilisé et son régiment campe dans le Rif. Le 25 janvier Jules Aubrun, président du Comité d'Organisation de la Sidérurgie, m'annonce que l'on me chargeait de prendre la présidence du Centre de Recherches que notre profession a décidé de créer et qui sera plus tard baptisé IRSID. Je serai secondé par Jean Rist qui a quitté sa société pour ne pas travailler pour les Allemands. Il passe les mois suivants à écrire un rapport exposant nos idées sur la tâche du futur organisme et sur les moyens dont il devra disposer. Dès qu'il l'aura achevé il rejoindra le maquis de la Loire où il trouvera la mort.

Fin janvier l'atelier des blindages de Saint-Chamond allait être remis en marche, quand des ouvriers firent sauter la machine à vapeur du laminoir. Il fallut plusieurs mois pour la réparer car on n'y mit aucun zèle.

\*\*\*

A la fin de janvier Noël attrape la scarlatine et successivement toute la maisonnée, y compris notre domestique Simone, y passe à l'exception de Jean. Pour moi cela s'est limité à un sévère mal à la gorge car j'avais déjà eu la scarlatine à cinq ou six ans et je n'ai pas gardé la chambre.

A cette époque on faisait boire beaucoup de lait aux malades atteints de la scarlatine: il nous en fallait cinq litres par jour! J'ai obtenu les tickets nécessaires mais en contre-partie on m'a repris tous les autres tickets de mes cinq malades. Je faisais sensation chez le laitier car j'emportais deux grands brocs pleins de lait mais les assistants reconnaissaient qu'ils n'échangeraient pas leurs rations contre les nôtres.

Cette scarlatine fatigua beaucoup Jeannette, déjà épuisée par les longues queues qu'elle faisait pour assurer notre ravitaillement et par sa précédente coqueluche. Au vu des radiographies la doctoresse Abricossof estima qu'une lésion ancienne du poumon s'était probablement réveillée. Elle déconseilla de faire faire un pneumothorax, traitement alors à la mode, et prescrivit un repos de deux mois à la montagne. Elle-même était très malade et ne faisait plus de visites à domicile. C'est alors que nous avons décidé de recourir à Marcelle Lodet, d'abord pour les enfants puis pour nous.

Un mois plus tard nous avons consulté un grand spécialiste du poumon. Il prescrivit lui aussi un pneumothorax. Jeannette n'en voulait pas. Ladet hésitait à prendre position contre le spécialiste. Nous nous sommes adressés à un autre qui jugea que la lésion ancienne ne s'était peut-être pas réveillée et qu'il fallait surseoir à l'opération, le temps de confirmer que ce réveil n'avait pas eu lieu. Jeannette partit alors à Autrans dans le Vercors où Gillette Ziegler s'était installée à la suite du départ de son mari pour Londres. Elle y passa deux mois et grâce au bon air et à l'abondante nourriture et au repos elle revint en bien meilleure santé. Les radiographies qu'on prit alors montrèrent que la lésion n'avait pas progressé, qu'elle était guérie. Nous fûmes tous bien rassurés.

\*\*\*